

Ces rêves qu'on piétine

Sébastien Spitzer

Ces rêves qu'on piétine

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0071-0
Dépôt légal : 2017, août
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2017
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À mon père, Billy, emporté par une cardiomégalie,
typique des mégalos qui ont un cœur trop grand.*

“Put off that mask of burning gold
With emerald eyes.”

“O no, my dear, you make so bold
To find if hearts be wild and wise
And yet not cold.”

The Mask, W.B. Yeats¹

1. « Pose ce masque d'or brûlant / Avec ses yeux d'émeraude. » / « Oh non, très chère,
/ Tu montres trop d'audace / À chercher si les cœurs / Peuvent être sauvages et sages /
Sans être jamais froids », « The Mask », W.B. Yeats, *The Green Helmet and other Poems*,
1910.

1

Un pas. Une pierre. Un chemin de poussière. Un printemps qui bourgeonne. Au fond bruit un torrent.

Des bruits. Mille pas. Tous aussi mal cadencés.

« Il y aura bien une halte, plus tard, pense-t-il. Cette longue marche forcée s'arrêtera un jour. »

Aimé sent la brise, infime et infiniment douce. Il se gonfle, écarte les bras, incline ses paumes comme des voiles pour capter le moindre souffle, sa misaine, sa trinquette. Il dodeline de la tête et décolle cette veste aux fibres cartonneuses, gavées de saisons froides et sèches.

Il sait qu'ils sont des milliers comme lui, à arpenter les routes des territoires de l'Est. Des cohortes de guenilles maculées de mois de crasse, tiraillées par le manque. La faim, la soif, les proches, l'avenir. Des cadavres en mouvement. Survivants, comme lui. Il en reste. Ils sont là. Ils marchent en colonnes ordonnées. Aimé baisse la tête. Il profite des minces silhouettes qui lui font un peu d'ombre. Il ferme les paupières un instant pour chasser ces gouttes acides qui lui piquent les yeux. Se reprend. Pas le choix. Pas le temps. Pas le droit de se laisser aller. S'il ferme les yeux trop longtemps, il risque de faire un pas de côté et de sortir du rang. Il a retenu la leçon. Pour survivre, il faut s'oublier. Oublier l'épuisement. Oublier les blessures. Oublier ce creux au bide. Oublier ses besoins et les odeurs d'urine et de merde qui leur collent à la peau parce qu'ils n'ont pas d'autre choix que de se chier dessus, sans perdre la cadence. Aimé a été fort. Au village, on venait le chercher pour renforcer les ponts. Après ces mois de détention, réduit à la plus simple

expression de lui-même, il trouve la force de marcher encore, malgré ses semelles en loques, ces cailloux qui lui esquintent la plante des pieds. Engagé depuis des semaines dans cette longue marche fantoche. Mais convaincu qu'au bout de lui il y a encore une lueur. Que cela va finir. Qu'il retrouvera un jour ses champs, entre Brno et Olomouc. Les collines de blé, la vigne du printemps, le houblon. Tenir. Marcher. Échapper au souvenir des coups de tuyau d'Ebender, vicelard, tenace, haineux à force de faire jaillir les suppliques des détenus sous lui. Ne plus craindre ces coups qui s'abattaient au hasard sur les dos, les reins, les cuisses, les couilles qui finissaient par ressembler à des tomates anciennes, rouge vieux. Oublier l'effroyable garde manouche qui frappait en hurlant : « Je chie sur vos ancêtres. Tous ! Tous ! » et s'acharnait sur tout ce qui rampait encore. Aimé a passé d'épouvantables nuits jusqu'à l'évacuation du camp. « Tiens bon ! »

Il se renforce à la vue de cette petite fille et de sa mère qui s'accrochent quelques rangs devant lui. Il faudra pouvoir dire tout ça, un jour. Raconter. Faire mentir Ebender. Prouver qu'il avait tort. Qu'ils survivraient ! Ne fût-ce qu'un seul ou la trace d'un.

Ce vendredi d'avril, le retour du soleil réveille les odeurs dans les champs. Aimé les retrouve, malgré toute la poussière. La soif. La sueur. Le souvenir des collines de Moravie.

Ses chevilles sont arthreuses. Son dos pèse un Everest. Ce haillon de coton rêche qu'il porte lui cisaille l'entrejambe, les aisselles. Le soleil bastonne et soûle. Le bruit des pas change. La tête de sa colonne franchit un petit pont bancal. Il suit. Ses poutres sont pourries. Ça passe. Il ne fait même plus craquer les planchettes ! Aimé respire la bouche fermée pour éviter de se déshydrater. Il marche, longtemps, au même rythme, lancinant, hypnotique, droite, gauche, droite, gauche, balance à peine ses bras. S'économise. Impératif : garder les yeux ouverts, les mains

croisées devant lui, en signe de soumission. Son pantalon tombe. Mais Aimé n'a plus de pudeur. Tous ses mystères sont levés, broyés par ce brouhaha de semelles de bois, de vieilles grolles et de sabots.

Dans quelques semaines, Aimé pourrait avoir trente ans. C'est l'âge du soldat qui encadre sa colonne. Il envie son teint frais, ses lèvres rouges. Il n'a pas l'air d'avoir soif. Son œil est vif. Le soldat est à sa colonne. Il la surveille. Cet œil auquel rien n'échappe.

Sur le bord du sentier, il aperçoit une pomme de terre. Et salive en pure perte. Le gardien reste près de lui. La mort. La tête lui tourne. Ses jambes flageolent pour une patate à portée de main.

Deux mètres. Un mètre. Il suffirait de se pencher un peu. À peine. Le gardien se met à siffloter et détourne la tête, un instant. Maintenant. Aimé s'incline, l'attrape et la cache dans sa paume. Le gardien esquisse un sourire. Sait-il ? Il sourit tellement qu'il ne peut plus siffloter. Il ne crie pas. Il ne lui tombe pas dessus. Il garde le rythme de sa colonne, fait quelques mètres et lui glisse à l'oreille : « Cette pomme de terre, tu n'en auras plus besoin. » Il lui adresse un coup d'œil complice. Presque un clin d'œil. « *Die Kartoffeln brauchst du nicht mehr.* » Ce soldat s'appelle Rose. C'est son vrai nom. Rose. Aimé l'a reconnu. Il était à Stöcken, comme lui. Il a fait des centaines de kilomètres. Presque autant que le rouleau de cuir qu'il a caché dans la doublure de sa veste. La mémoire des camps. Témoin écrit de leurs vies effacées.

*
* *

Une capitale assiégée. Des ruines d'illusions. Un théâtre qui s'effondre. Voici le Konzerthaus. Les derniers fonctionnaires

perçoivent leurs traitements. Les maîtres d'école font classe à des pupitres sans têtes blondes. Des trains vides déboulent devant des quais de gare déserts. Malgré tout. Les apparences sont sauvées.

À quarante-cinq ans, deux mariages, sept enfants, trois villas, deux berlines, dont une somptueuse Hispano-Suiza, une cuisinière, des caves où vieillissent les plus grands crus d'Europe, des films par dizaines tournés tout à sa gloire, des robes de soie, des milliers de photos d'elle, Magda s'y connaît en apparences. Elle est même passée maître dans l'art de fourber son monde, de duper les plus simples, de berner les glorieux, trigaudant des faussetés pour préserver sa place, son profit, son mieux-être. Puissante et respectée.

Mais, cette fois, Magda se remballe. Non qu'elle ait trouvé plus fort. Pas du tout. Il n'en existe pas, de femme plus grande qu'elle. Si Magda se remise, c'est parce que des millions d'hommes, de femmes, et parfois même d'enfants, lui sont tombés dessus. C'est une moitié du monde qui a juré sa perte, et tout ce qu'elle incarne. Il y a quelques mois, un incident cardiaque lui a déjà fait perdre un peu de sa plasticité. Une indolence au coin de la bouche. Une inertie de l'œil qui l'oblige à se verser des gouttes, plusieurs fois par jour.

Magda s'avance vers le parvis du Konzerthaus, l'un des joyaux de la ville, splendeur néoclassique, foyer de l'âme de Strauss et du divin Schubert. Ce n'est plus qu'une triste bâtisse saccagée par les bombes au phosphore, toit fendu comme un crâne qu'on aurait pris en traître.

Ce soir, c'est la dernière. Ils sont presque tous là. Tous les puissants du régime. Les stucs et les drapés ont cramé. Les trompe-l'œil sont des barbouillages d'huiles et de suie qui ne trompent plus personne. Il y a du monde dans le hall. Trop. Magda a perdu l'habitude de se noyer dans le brouhaha des

convenances, au milieu de poitrines toutes bardées d'excellence et de grand-croix.

L'orchestre déboule par une porte latérale, comme un essaim portant tout un tas d'archers, de baguettes, d'anchemes. Il s'ordonne. Les cordes, d'abord, puis les vents et enfin viennent les percussions. Le public se glisse entre les fauteuils sauvés du désastre. Comme elle leur fait l'honneur d'être là, parmi eux, Magda prend tout son temps pour déplier le programme imprimé sur du mauvais papier. C'est une denrée rare. On manque de tout.

Cette mise en scène est absurde. Tout est fini. Magda porte une robe en soie taillée sur mesure, un chignon assemblé de main d'orfèvre et des auréoles sous les bras, qu'elle cache. Elle les déteste, tous.

Le chef d'orchestre salue. Il marque un temps. Elle est assise, prête, presque. Le chef attend qu'elle ait fini de rabattre son châle sur ses genoux. Elle se déhanche, s'aligne sur sa chaise... Voilà... Bien droite. Bien digne. Parfaite. Le chef en queue-de-pie se retourne, lève sa baguette, arme les cordes et les vents, et le premier violon lance ses salves de notes. Le musicien debout a les yeux fatigués, des cheveux blancs et rares, mais son geste est précis. Magda écoute ses trilles et son esprit s'exile. C'est plus fort qu'elle. C'est bien plus fort que tout ce qu'elle vit depuis des mois. Lui revient en mémoire le souvenir interdit de ce jeune garçon qui venait jouer chez Viktor et Liza. Comment s'appelait-il, déjà ? M... Mmm quelque chose. Ça reviendra. Sa mémoire est infaillible. Elle peut compter sur elle, hélas. Elle n'a rien oublié, malgré l'épais silence dont elle entoure ces souvenirs-là, de sa jeunesse, d'eux, de lui. Il jouait la chanson de la Terre d'or : *Oh, musicien, prends ton violon ! Joue encore ! Joue-moi la mélodie de la Terre d'or*, qui les rendait plus ivres que tous les vers de Yeats.

Ensemble, tous les trois réunis, et lui qui les faisait danser avec son petit violon, Liza, Viktor et elle chantaient, tapaient des mains, bondissants et joyeux. Les pieds légers et le cœur beau dans un salon étroit tapissé de kilims. Les deux fenêtres ouvertes. Des livres aux murs. De la vodka. Des plaques au cyanotype de verre de leur père assassiné. Et la voix de Viktor qui prenait toute la place. Qu'il chante ou bien qu'il récite, sa voix raflait la mise. Magda était tombée amoureuse de cette voix, d'abord. Quelle honte ! Elle en frissonne. Elle est plongée si loin dans le passé. Loin de cette salle et de tous ces dindons. Elle était amoureuse de ses moindres inflexions. De sa petite mélodie qui se glissait en elle. Puis elle s'est mise à l'écouter, vraiment. Raisonnant. Elle a aimé ce que disait Viktor. Son sens de l'engagement. Ses formules ambitieuses pour une autre politique. Il se plaignait d'être coincé dans ce Berlin replié sur lui-même. Il était différent de tous les autres hommes, plus sensible à ses yeux, plus beau, plus éloquent, plus fort, plus enveloppant, plus tout. La jeunesse de Magda était marquée de ce fer-là, de cette rencontre.

Comment oublier leur ami qui venait jouer chez eux de son violon comme s'il était né avec, au creux du cou ? Son instrument lui prolongeait le bras. Son *fiddle*. Fidèle *fiddle*. Comment s'appelait-il ? Mickha ? Elle hésite. M quelque chose. Marek... Non... Mar... Markus ! Ça lui revient. Oui. Markus !

Le regard de Magda s'aligne sur l'instant présent, balaie la scène, le violon et tous les autres musiciens derrière. Speer à côté, là, contre son épaule droite. Ce soir, c'est la dernière. La dernière du philharmonique. La dernière apparition publique de tous ces dignitaires. Magda est droite, affiche sa mine de rien. Elle est la seule femme présente. Les autres, les hommes, sont tous bien galonnés, boutonnés, bardés de médailles et de plans

de fuite. Certains cachent moins bien qu'elle leur impatience. Le *Tod und Verklärung* commence. L'image de la chute pour finir en beauté. Les rêves s'effondrent quand ils deviennent passionnants. Quand ils nous crochent, nous happent, sans prévenir.

*
* *

En équilibre sur le talus, Aimé aperçoit une ombrelle dressée sur une robe jaune colza. Une femme se tient au bord de la route, assise sur un tabouret de ferme. Ses pieds gonflés par de mauvaises veines débordent de ses ballerines.

Cette femme sous ces dentelles, c'est la comtesse von Blochwitz. Elle habite le château voisin. Et les champs tout autour appartiennent à sa famille depuis la nuit des temps.

Sa rétine imprime un chignon blanc et une main pleine de bagues. Il ne doit pas regarder. Il n'a pas le droit de voir. C'est la règle. Aimé n'existe plus. Cette vieille dame qu'il a vue fait partie d'une litanie de témoins, de bedeaux, de commis, de curieux impassibles, pressés au bord des routes et des voies ferrées, le temps de les voir passer. Aimé fait partie d'un spectacle. Un sinistre défilé. Il se souvient des rires qu'il a pu déclencher, des moqueries acides, parfois, des menaces, des questions des plus jeunes. Depuis qu'il a quitté le camp de Stöcken, il est passé devant des familles entières, des ouvriers, des villageois, des notaires, des paysans qui brandissaient leurs fourches, des prêtres qui se signaient, des enfants qui couraient son wagon pour lui cracher dessus, emportant avec lui des lambeaux de leur haine. Aimé n'est pas surpris. Il connaît cette curiosité malsaine. C'est une jouissance morbide. La vieille toise ceux qui vont mourir. Ça lui procure du plaisir. L'idée qu'elle va vivre, et

pas eux, pas nous, pas moi, se dit Aimé. Il a vu que les soldats la saluaient. Elle leur a rendu leur salut, chaque fois, d'un mouvement discret de son ombrelle. C'est chic, retenu, élégant, entre soi. C'est une provocation pour ceux qui vont mourir. Mais lui, Aimé, s'en moque. Il marche dans les pas d'anciens professeurs, d'avocats, de commerçants et de paysans. Il y a des femmes qui le suivent. Même cette gosse qui marche avec sa mère. Une gamine. Il connaît bon nombre de détenus. Il a parlé avec eux dans les usines. Il sait que leurs femmes ont porté les plus belles robes, les étoffes les plus rares. Qu'elles étaient belles, bien plus que cette vieille qui sourit en les regardant passer ! Aimé s'accroche. Cette douleur qu'il éprouve à chaque pas, celle qui lui brûle les pieds parce qu'il n'a plus de semelles, cette douleur, c'est sa déclaration, sa patente. Comme un certificat d'humanité. Je souffre, donc je suis. C'est la maxime des prisonniers.

Et s'il a une boule à la gorge, si ses yeux se voilent d'un soupçon de nostalgie, c'est parce que les champs qu'il traverse lui rappellent ceux de son pays, de ces années bénies à récolter le blé, à le sarcler, à le battre, à faire sauter ses grains et secouer les tamis pour retenir l'ivraie. Il a été arraché comme une mauvaise herbe, un nuisible, une pousse adventice dont il fallait se débarrasser sous peine de tout gâter. Condamné pour faute ontologique à des travaux de forçat qui l'ont rendu malingre.

Le soleil étire les longues ombres portées de la forêt. Elles empiètent sur le champ et leurs pas laissent au sol des tas de signes en creux : des points de suspension pour la marche ; des guillemets pour chaque halte.

« Marche... ! »

« Halte... ! »

En haut de la butte, toute sa colonne s'arrête. Aimé détend son cou. Relève un peu la tête. Il est au pied d'une vaste grange, en briques rouges. Elle mesure dans les vingt mètres de long sur

quatre ou cinq de hauteur. Aimé sent l'odeur qui s'étire tout autour. Âcre. Pointue. Celle de la paille qu'on vient de couper. Il va sûrement dormir ici. Au mieux, à l'intérieur, sur ce lit de paille géant. Probablement devant.

D'autres le rejoignent, bien alignés. Un bras tendu d'une file à l'autre. Tous attendent. Raides. Nouveaux. Comme une forêt de roseaux. Aimé est à quelques pas seulement d'une porte à double battant. D'autres colonnes s'arriment. Ils sont près de mille, maintenant. Les soldats en écho se mettent à aboyer.

« Assis ! Assis ! »

Les mille détenus se ratatinent. Aimé replie ses jambes pour se mettre en tailleur. Il ramène discrètement sa main gauche en cuillère et croque un bout de la patate. Cela fait deux jours qu'il n'a rien mangé ni bu. Tant pis pour la chiasse qui viendra. Il peut bien se vider, il n'a plus rien à perdre.

À l'autre bout de la grange, des miliciens du *Volkssturm*, reconnaissables à leur brassard rouge, entreposent des caisses.

« Je ne vois rien. Qu'est-ce qu'ils transportent ? » demande Aimé au garçon accroupi à côté de lui.

Pour forcer sa réaction, il lui tend un morceau de patate.

« Des munitions ! » répond-il.

Ces caisses pourraient contenir des mitraillettes. Il voit une arme toute en longueur, avec son manche en bois et un gros bulbe absurde au bout. Peut-être un bazooka.

« Tu sens l'odeur ? coupe un autre.

– Oui. »

Aimé la sent. Entêtante. C'est bien celle de l'essence. Deux soldats à moto transportent des bidons. Vingt litres chacun. Tous les détenus ont la tête tournée vers eux. Quelques soldats. Des dizaines de bidons qui passent de main en main puis disparaissent de l'autre côté. Une rumeur enfle. Des dos s'agitent. Ils s'inquiètent d'une allumette. De la moindre

étincelle. Quelques-uns se lèvent et prennent la fuite. Épars. Ils font quelques pas vers la forêt et se désarticulent. Leurs corps encaissent le mauvais plomb, des tirs précis, plein champ. Torse, tête, torse. Ball-trap facile. Une balle perdue, coup de pied au cul. Les soldats s'amuseⁿt comme ils peuvent.

Aimé n'a pas bougé. Il propose un morceau de patate à l'inconnu de gauche. Cela fait longtemps que les détenus ne se disent plus merci, d'autant que les bidons poursuivent leur course, de main en main.

*
* *

Magda a soif, la bouche pâteuse. Mal à la tête. Un martèlement en dedans, lancinant. Invisible. Qui creuse un peu plus les rides qu'elle a au front. À l'entracte, elle suit le flot noir des costumes et des bottes, bien clinquantes, bien cirées, des boutons brillants jaune laiton, des épauettes de cuivre, des médailles, des croix de cravates. Dans ce couloir criblé d'impacts de balles, ils échangent des propos sibyllins. Elle capte des mots par-ci par-là : « Pas-de-Calais », « percée », « troupes », « Ike », qui s'anagramment et s'emmêlent. Elle est distraite et fixe la grande nappe blanche dressée sous d'immenses chandeliers d'apparat, des seaux à champagne ruisselant de gouttes glacées, des verres, des pâtisseries, des viennoiseries de circonstance. Son général de voisin lui tend une coupe. Depuis son attaque, elle a perdu en acuité auditive. Les mots s'embourbent quand il y a trop de monde. Ils forment un bruit de fond. Magda s'accroche aux rares aigus, aux bouts de mots qui traînent, pour deviner les phrases. Encore faut-il qu'elle le veuille. Ce soir, tout ce qu'elle daigne saisir, c'est cette nouvelle coupe qu'on lui offre. Elle se colle au banquet. Elle plane, hautaine, parmi l'écho des verres

et des conciliabules. Il fait si chaud... Elle tend le bras de nouveau quand elle aperçoit son bon vieil ami Speer, avec sa gueule carrée, sa mâchoire au cordeau, ses yeux bruns et cette énergie qui ont fait de lui l'un des plus grands hommes de ce siècle. Il se glisse à sa droite. C'est lui qui a organisé la dernière du philharmonique. Comme tout bon chef de meute, il la sent. Il la sait. La devine. Ils se reniflent. C'est pour cela qu'elle l'apprécie. Pour ce qu'ils n'ont plus besoin de se dire. Un amiral passe près d'elle et se soumet au baisemain de rigueur. Magda finit sa troisième coupe et sent la vague chaude de l'ivresse. Son mal de tête s'estompe.

Speer distribue de petites capsules de cuivre.

« Au cas où... », dit-il.

Il en a fait fabriquer des centaines.

« Au cas où... »

Chacun empoche deux ou trois capsules de poison. Pour eux et pour leurs proches. Femmes. Enfants. Maîtresses. Gitons. Chiens. Tous ceux qui ont compté avaleront leur cyanure, parce qu'il faut du courage pour lever un canon contre une tempe et presser la détente.

La sonnerie de fin d'entracte met un terme à tout ce cirque. Speer lui donne le bras et la conduit dans la salle. Elle est assise à sa droite. Au premier rang. Dans leur dos, des trous sont apparus. Des officiers se sont carapatés juste avant que résonnent les hautbois du *Crépuscule des dieux*.

Une série d'explosions fait trembler les pendeloques du Konzerthaus. Magda entend les crissements de chaises contre le marbre, des réflexes d'évitement. Mais personne n'ose sortir. Cette musique est sacrée. La préférée de leur grand maître à tous.

Les musiciens achèvent le *Crépuscule* par une série de fausses notes.

Le chef serre sa baguette à deux mains contre lui et se retourne pour récolter les derniers applaudissements de sa carrière. Il a le visage blême. Magda applaudit très mollement, à contretemps. Elle lui en veut d'avoir bissé le *Crépuscule* alors que dehors, et sans doute au-dessus d'eux, les bombardements ont repris. Elle ne se joint pas à la clameur. Une ovation de bravade. Des bis, des rappels, qui sonnent faux, pétris de trouille.

« Bravo ! Bravo ! »

Magda hait cette chorale ventriloque, ces ambitieux, ces orgueilleux, éberlués à l'idée de devoir rendre les armes, les médailles, les honneurs, les trains de vie et les wagons de biens spoliés, les femmes soumises et le champagne, le caviar, les amants, la victoire et le rêve d'une Allemagne immortelle.

Elle s'impatiente. Sa bouche articule « Vite ! Vite » à la place des vivats.

Elle reconnaît le sifflement des Katiouchas. Leurs stridulations menaçantes. Les orgues de Staline imposent leur tempo. Elles sont tirées des portes de la ville, tenant les Berlinoises à portée de massacre. L'hiver dernier, Magda a vu des photos des exactions de Nemmersdorf, en Prusse-Orientale. Elle sait le sort qui est réservé à ses concitoyens. Elle a vu la photo de ce paysan crucifié par deux fourches à la porte de sa grange. Elle a lu le récit de ce père : des Mongols des steppes avaient débarqué chez lui, gueules bridées, criblées de vérole, sale haleine, des yeux de loup, les bras couverts de leurs butins divers – montres, bracelets, colliers enroulés jusqu'aux coudes –, et ils avaient forcé sa fille unique. Un soldat après l'autre, comme une horde sur elle. Toute la journée. Ils avaient ligoté ce père qui ne voulait plus voir et montaient les uns après les autres à la chambre de sa fille. Il sentait leurs corps moites, leurs bouches immondes qui

puaient l'alcool et les rires inhumains. Le père meurtri racontait qu'il était mort en vérité. Son cœur battait encore, mais pour rien. En vain. Et puis, ils avaient continué dans la ferme d'à côté. À Nemmersdorf, à la fin de la journée, on n'entendait plus, dehors, que le silence étrange de la déréliction.

Les derniers mois de cet hiver, Magda a vu les gares de Berlin se gonfler des misères de l'Est, de Prusse, de Silésie, des Biélorusses aussi, et des Tchèques. La ville finit boursouflée, déformée par les éléments de la débâcle, des charrois brinquebalants, des cabanes de toile dans les rues, des déplacés fourbus, des mendiants, des ambulances pour rien et des récits de ce que les autres, les Russes, les Mongols, les Slaves des steppes étaient capables de faire. L'indignation a changé de camp... Son fils, Harald, lui manque. Il est si loin ! Pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal.

*
* *

Rouge. Rouge cramoisi. Orange. Ocre de Sienne. Et tout ce bleu. Cet immense bleu impalpable d'en haut. La nuit va bientôt venir. Avec ses ordres. Ses rôles. Le froid ennemi qui s'installe. Aimé profite de cette vision du ciel, le plus beau des spectacles, celui des matins et des soirs répétés, du soleil qui réchauffe, des chants de la nature, des trilles liquides du chardonneret, des miaulements longs de la buse. À l'air libre. Le nez au vent, accroupi, il s'emplit le crâne de prosodies radieuses, d'art brut, d'indices de vie avant que la nuit tombe. Il a toujours peur du noir. Un coup de sifflet résonne. Des soldats se mettent à crier :
« Debout ! Vite ! Debout. »

Il faut toujours faire vite. Il se déplie. Son genou craque. Il sent que son corps est tari. Normal que ses articulations peinent.

Debout, il devine l'ombre d'un avion qui passe au-dessus de leurs têtes. Des cris, encore, des cris. Des tirs en l'air, pour rien. Il est trop loin. D'autres tirs claquent. Deux détenus ont dû s'endormir, ou crever de fatigue. Leurs corps traînent comme des échecs en marge des colonnes. Aimé les imagine criblés de petits trous morbides. Il fait nuit. Bientôt, on ne verra plus rien. L'avion s'éloigne.

Un bruit de roulement lourd déferle. Métallique. Les battants de la grange sont ouverts. Aimé fait partie des premiers pressés dedans. C'est plein de paille. Il en a jusqu'aux genoux. Ça empeste l'essence. Le foin lui colle jusqu'au mollet. Colonne après colonne, ils sont compactés à l'intérieur. Cent par cent. Des chutes. Des cris. Des mains qui cognent les murs pour éprouver leur résistance. Des regards qui courent après d'autres portes, des fenêtres, des issues. Aimé a repéré une ouverture au fond. Les détenus la bastonnent, tirent, poussent, cherchent une prise pour la mettre en pièces. Elle est fermée. Barricadée du dehors. Il tourne sur lui-même, cherche encore. En vain. Ils tournent et battent tous en vain. Ils savent qu'ils vont brûler.

Les soldats réduisent les deux battants de la porte principale. Des détenus leur sautent dessus pour forcer le passage. Les soldats vident leurs chargeurs à bout portant. Aimé se couvre les oreilles. La nuit est criblée de jaune, de rouge, du bout de leurs canons qui se vidangent de balles. Ses tympanes sont à vif. Il se ramasse en boule, le front englué dans la paille. De l'essence plein la gueule. Les tirs cessent. Les chargeurs sont renouvelés et lui se redresse. Il a besoin de respirer. S'essuie et se badigeonne, malgré lui, encore plus d'essence à la face. Il retrouve cette femme et sa fille près du mur. Elle protège l'enfant. Les battants claquent dans son dos. Une vague de détenus se précipite. Ils grimpent les uns sur les autres, s'emmêlent, s'ascensionnent rageusement, glissent entre les planches des mains, des doigts,

des ongles, des dents cassées peu sensibles aux échardes, et recommencent du bout des doigts abcédés contre le bois trop dur, à s'en retourner les ongles, et finalement s'esquintent et dérouillent, tous autant qu'ils sont, sur ces voliges robustes, chicanées de ferraille au goût acide et âcre. Certains y jettent leurs dernières forces de poings, de pieds, de têtes, d'épaules et de victimes balancées sur la porte dans l'espoir qu'elle cède.

De l'autre côté, des crosses font leur entrée en scène et s'abatent sans prévenir sur les traînards, les épuisés qui ne se rendent plus compte de rien. Ils s'écroulent les uns sur les autres, les uns après les autres, dégringolent. Certains rescapés de l'hécatombe ont eu le temps de reculer. Les soldats ne ferment pas la porte. Qu'attendent-ils ? Aimé sent des coudes qui le poussent, des mains qui le tirent et des pieds qui l'écrasent. Il tient bon, mais d'autres sont piétinés.

Trois soldats s'avancent à coups de crosse. Un officier les suit. Il retrousse quelque chose. On dirait une cigarette. Il tire dessus une savoureuse bouffée, ferme les yeux, sourit, fige l'instant de son plaisir, puis la jette entre lui et eux, dans cet espace de foin qui sépare les maudits des bourreaux. Aimé est projeté à terre. On lui marche dessus. On hurle dans toutes les langues, de peur et de colère. Les cris de ceux qui sont debout et de ceux qui s'écrasent se confondent.

« Au feu ! Au feu ! »

Mais rien ne se produit.

Les trois soldats n'ont pas bougé.

Aimé trouve une prise sur une veste. Tire. Se relève. Il regarde, fasciné par cette mort qui leur tourne autour. Les soldats grattent d'autres allumettes et les noient dans la paille qui ne prend pas. Ils s'obstinent. Aimé sent les autres dans son dos qui s'agitent, ils s'avancent. La pression s'est inversée. Un groupe d'hommes saute sur les soldats et leurs boîtes d'allumettes. L'un

d'eux se laisse prendre. Les détenus le déchirent comme une feuille de papier. Son uniforme est réduit en charpie. Sa ceinture vole en l'air. Son arme finit par changer de main et finalement retombe sous le tir de riposte de ses frères d'armes. Les soldats reculent, d'autres fusils se pointent le temps de fermer les battants.

Aimé sent la fumée. Des flammes s'immiscent entre les cadavres. C'est un brasier qui se met à lui brûler la gueule. Il tourne dans tous les sens. Bute sur les autres. Il tombe. Se relève. Tombe encore. Ses doigts brûlent, mais il se dit qu'il n'a pas le choix. Il alterne : main droite, main gauche et avance les doigts sur le visage pour protéger ses yeux.

Le feu grossit au cœur de cette prison de bois. Il est vif et bouffe le peu d'air respirable. Ses flammes font plus de quatre mètres de haut.

Si Aimé vit encore, si son cœur se cadence d'une prosodie acharnée, il ne se relève plus. Ce ne sont pas ses muscles qui se sont dérobés. Ça vient d'ailleurs. Comme un interrupteur. Il lâche de l'intérieur, la vie rompue, à genoux malgré lui. Il n'avait pas imaginé cette fin. Il avait vu des champs. Les champs de Moravie. Les fermes qu'il arpentait avec sa mère pour acheter du lait et faire du porte-à-porte pour vendre du fromage ou du beurre, de la crème... Il entend les cris des autres autour, des pleurs, des appels au secours. Il sait qu'un soldat a tiré sur la vitre d'une fenêtre. Mais il n'a pas vu la grenade exploser dans la grange. Des lambeaux de chair alentour, saigneux, pégueux, les corps trop exposés. Du sang répandu. Un plasma chaud. Âcre. Des échappées de vie, des lambeaux d'âmes, d'hommes et de femmes, et d'enfants. Des râles, puis un silence sidéré. Les nouveaux rescapés, étonnés de toujours respirer, de sentir cette pulsion de vie en eux, dans leur cage thoracique. Combien de temps encore ?

Les soldats vident leurs sacs à grenades. L'espoir est une folie. Ses mains sont collées à son visage. Son dos est à vif. Une tunique de Nessus. Mais il se fout de cette souffrance. De son derme brûlant. De ses vaisseaux crispés, recroquevillés par des milliards de connexions de nerfs. C'est la peur qui fait mal. La peur que la mort prenne son temps.

Une grappe d'hommes s'accroche au poteau de soutènement. Ils se franchissent, s'enjambent, s'écrasent, se haïssent et s'agrippent, hurlent pour chasser cette peur qui leur attaque les membres, cracher ce mal qui cherche à les engloutir. Il n'y a plus d'entraide, plus de fraternité. Un groupe d'êtres enragés.

Aimé agonise, le nez, la bouche collés au sol. Encore quelques inspirations. Pénibles. Il tousse à s'en crever la gorge. Il n'y a plus rien devant ses yeux. Il a été gaillard. Il a travaillé dur. Il laisse une femme, pas d'enfant, pas de dettes et Rocca, sa chienne, cadeau de son père. Aimé et les autres savent qu'ils vont mourir, tous les mille. Tous les anciens du camp et ceux qui les ont rejoints la veille.

Ensemble.

Il serre le poing. Il a passé vingt-huit mois, trois semaines et quatre jours en camp. Peut-être cinq. Oui. Cinq. Il a tenu longtemps pour un homme qu'on disait condamné d'avance. Mauvais poumons. Asthmatique. Il sent sa joue collée par terre. Il a mal. Ça passera. Il entend. Il devine. Pourquoi s'agitent-ils ? Ils n'ont donc pas compris. Il n'y a plus rien à espérer. C'est la fin. Il a fait ce qu'il a pu.

*
* *

Aux alentours du Konzerthaus, les batteries antiaériennes scrutent le ciel, chatouillant les nuages pour qu'ils crachent

leur secret, flirtant avec le moindre bout de nuit pour éluder les bombes. Un immeuble brûle sur la place. Des pompiers sont déployés. Une brise de printemps fait danser les flammes. Celle-ci n'est pas tombée loin. À un quart de seconde près...

Magda rajuste son feutre cloche. Six soldats dévalent les marches autour d'elle. Un officier lui donne le bras. Il y a toujours un médaillé pour lui donner le bras. Sa voiture s'avance. Son chauffeur sort pour lui ouvrir la porte. L'habitacle embaume le cuir noble et le bouquet de fleurs coupées de ce matin. Des rouges, des blanches. Ce n'est pas encore la saison des pivoines, ses fleurs préférées.

Elle rabat coquettement sa robe pour cacher ses cuisses de mère de famille lasse. L'officier, dont elle ignore tout, se penche à sa fenêtre. Comme un dealer de coin de rue, il s'inquiète de savoir si elle a « ce qu'il faut ». Magda inspecte la poche de son manteau et montre la boursouflure formée par la capsule de poison.

« Et vos enfants ? »

Magda opine. Tout est en ordre. L'officier la salue et se dépêche de finir de perdre sa guerre. La berline redémarre. À l'arrière, Magda reste un moment le front collé à la vitre. Elle aime regarder la ville en contre-plongée. Elle a planqué une flasque dans le vide-poches cousu derrière le fauteuil du chauffeur. Elle est en cuir noir, presque vide.

« Ne fermez pas cette fenêtre ! dit-elle. Il fait si chaud ce soir, ne trouvez-vous pas ? »

Pendant que ce qui reste de la capitale défile sous ses yeux, elle croise les doigts. Il faudra tout reconstruire. Harald fera ça très bien.

Elle pense à son bonhomme de fils, si beau, si fort ! Si seulement il pouvait être là, près d'elle. Si seulement il n'y avait pas eu

cette guerre. Il se tiendrait à côté d'elle, sa main dans la sienne.
Ensemble, ils partageraient le ciel et les poèmes de Yeats :

*Si seulement je pouvais prendre les broderies du ciel,
Ciselé de lumière d'or et d'argent,
Les voiles bleus et pâles et sombres
De la nuit et de la lumière et de la pénombre,
Je les étendrais sous tes pas :
Mais moi, qui suis si pauvre, je ne possède que mes rêves ;
Je les ai répandus à tes pieds ;
Marche doucement, car tu marches sur mes rêves¹.*

1. « He wishes for the cloths of heaven », W.B. Yeats, *The Wind Among the Reeds*, 1899.

2

Reste la nuit. Épaisse. Lourde. Vide à tous ceux qui ont peur, à ceux qui désespèrent, se trompent. Cette nuit est aussi pleine que les autres. Féconde. Mystérieuse. Imprévisible. Elle s'est insinuée de l'autre côté des murs. L'heure des souffles de vie. L'heure des silences.

Dans cette vaste grange se jouent les scènes d'une farce affreuse. Ses murs portent des ombres aux gestes répétitifs : bras écartés, chute, bras écartés... et les mitrailleuses lourdes crachent d'autres salves, au pif.

L'heure de Judah a sonné.

Le jeune homme est tiré du néant par un corps tombé sur lui. Bouillant. Infect. Inerte. Un dos avec des bras autour. Une tête lourde. Inutile. Bouche ouverte. Un corps nu. Tombé de la poutrelle, là-haut. Se lever. Respirer. Observer. Le jeune garçon se réveille et entend des chants polonais, tchèques, français. Les survivants comme lui fredonnent des airs lointains et *L'Internationale*. Ils chantent avant qu'on les achève, blessés, souffrants, épuisés de survivre. Judah se tapit. Sans faire de bruit. Il inspire un grand coup. Sans tousser. Voilà. Comme ça ! Ne pas entendre les pleurs. Même pas mal ! Les flammes sont raccourcies, les lueurs à l'intérieur s'estompent. Bientôt, il pourra tenter sa chance.

Deux autres silhouettes attendent. Judah devine celle d'une enfant. À ses flancs, c'est la femme qui s'est tournée vers lui, et l'observe au milieu du chaos. Elle semble si calme. Elle murmure quelques mots à l'oreille de la petite. Elles attendent quelque chose... On dirait qu'elles ont un plan.

Judah entend les chiens rendus fous. Les soldats rôdent dehors. Ils traquent les fuyards. Combien de chiens ? Un. Deux. Peut-être trois. Ils clabaudent, grognent, grattent, claquent leurs canines à vide et labourent de leurs griffes les parois extérieures. Puis les bêtes à fuyards se détendent et s'élancent à l'affût d'une nouvelle proie. C'est le moment. Judah a repéré une fracture entre deux planches. Il la palpe, éprouve sa résistance. C'est jouable.

Le souvenir de sa mère lui redonne des forces. Elle est restée chez eux, à Komarom. Son visage. Ses mains. Ses paroles et ses caresses.

Judah se ravive. Lentement. Il sait que d'autres attendent comme lui. Combien sont-ils ? Douze. Treize. Quatorze. Non, treize. Celui-là est mort debout. Ils se taisent. Tous écoutent le silence. Les chiens ont dû se coucher sur leur proie. Dans la grange en creux, il n'y a plus de gémissements. Ne bruit que le crépitement des braises et du bois attaqué. Judah se rassemble, prend appui sur ses bras et fait rouler les corps massés au-dessus de lui. C'est si lourd. Une jonchée de cadavres enchevêtrés. Il s'étonne qu'un mort pèse si lourd, bien plus lourd qu'un vivant. Judah force pour filtrer l'air, épais, chargé de tout ce qui se dévore. Il ramène ses bras. L'homme qui l'entrave a le ventre creusé, les mains collées au visage. Quelque chose dépasse de sa veste. Judah se penche, le fouille et découvre un bout de cuir. Un rouleau. Comme un voleur, il scrute les environs. Croise le regard de la femme à l'enfant. Il brille. Elle l'a vu. Elle tourne la tête et parle encore à la petite. Il peut. Il a le droit. L'autre est mort. Il ne vole rien. Il n'a pas besoin de ce rouleau. C'est machinal. Il récupère. On ne sait jamais. Tout peut servir encore, tant qu'il a les mains libres.

Judah découvre une liasse de papiers gras, gondolés, inégaux et crasseux, puis la remballé. Il regardera plus tard, quand il sera

Remerciements

À mes filles, Nina et Violette, si patientes, si bienveillantes, si formidables en tout. Pardon, mes filles chéries, pour ces vacances réduites. Il fallait bien l'écrire, ce livre. Promis, on retournera à New York ou en Californie.

À Mathilde, ma « mouflette » bien-aimée, qui prétend n'avoir jamais trouvé le temps long à voir son mec plongé des mois durant, soir et matin, week-ends compris, dans toute l'histoire de ces tordus de nazis. C'est mon premier roman. J'espère qu'il y en aura beaucoup d'autres entre nous, ma chérie.

À Ariel Sion, du Mémorial de la Shoah, qui m'a tellement aidé, orientant mes recherches, glissant tel ou tel livre sur mon bureau dans la salle de lectures, en français, en allemand, en yiddish ; précieuse initiatrice de Roth, pas Philip, l'autre, le Berlinoise, Joseph Roth, le journaliste. On les garde, Ariel, nos ronds de serviette chez Korcarz et Pitzman !

À Aurore Blaise, première lectrice, si subtile. Merci pour tes critiques. À Gilbert Sibony et Myriam, de la librairie du Mémorial. Merci de m'avoir fait presque oublier qu'il en existait déjà beaucoup, des livres, sur cette époque maudite.

Merci à Lisa Liautaud, mon éditrice, plus ou moins punk et très sûrement mutante, capable de se fondre dans cette histoire, d'en reprendre le rythme, d'en défendre le style tout en gardant un œil critique. Merci pour ta patience, tes relectures, tes suggestions pertinentes. Merci d'avoir si bien fait « ça »... « Ça ? » Oui, cette bouteille à la mer, adressée par la poste, et de l'avoir rendue plus lisible, plus intelligible. Chapeau, Lisa.

À ceux de mon hélice intime, ma double hélice comme disent les généticiens, Muriel, Romain, Maté, Marraine, Prudence, Laure aussi bien sûr, Zac et Liloune, Pascale, Sandra, Cyril, Elsa, Karine, Stéphane, Stanloche, mon frère à part entière, réduit à un demi par l'administration, mais maillon essentiel du tiercé gagnant : 13-9-1, joué immuablement, tous les jours de PMU ouvert, par notre Billy de père.

Une fraternelle pensée à « ma stache », Bertrand Deveaud, qui, entre deux foulées, m'a mis la puce à l'oreille.